

## **Benny Goodman : avoir la pêche**

Stanley Péan

Numéro 81, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93740ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Péan, S. (2020). Benny Goodman : avoir la pêche. *L'Inconvénient*, (81), 91–95.

# Benny Goodman

## Avoir la pêche

JAZZ Stanley Péan



C'est en quelque sorte une histoire de pêche, cependant véridique. Imaginez une matinée estivale au début des années 1980, sur la rivière Moisie, à un jet de pierre de Sept-Îles. Convié chaque été par ses amis Amory Jr et James Houghton, millionnaires et membres en règle de ce qu'on appelait alors le Club Adams, un septuagénaire natif de Chicago s'adonne pendant quelques jours à la pêche au saumon. Loin de la frénésie de New York, dans un décor de carte postale invitant à la communion avec la nature, on peut supposer qu'il s'autorise à tromper momentanément son veuvage encore récent. Il n'y a pas si longtemps, en février 1978, au terme de trente-six années de mariage, sa douce Alice, la mère de ses filles chéries, a succombé à la grippe.

En dépit des épreuves des dernières années, dont il ne parle guère de toute façon, le sympathique pêcheur exsude la sérénité et une certaine joie de vivre. Assis dans son canot ou debout sur les galets près de la rive, sifflotant des airs d'une époque révolue, il fait et refait méthodiquement ce geste beau, appris en quelques minutes bien que difficile à maîtriser : se moquant du vent, il déroule au-dessus de sa tête des mètres de fil de soie pour faire délicatement amerrir sa mouche là où le remous semble le plus paisible, là où marsouinent les proies. Puis il attend, puisque la plupart du temps rien ne se passe. Plus qu'un simple sport, la pêche est une célébration de la lenteur, du temps suspendu.

Le Québec compte parmi les endroits du monde les plus propices à la pêche au saumon de l'Atlantique. Et depuis toujours, la Côte-Nord a la réputation d'être un paradis pour les amateurs : près des deux tiers des rivières à saumon québécoises s'y trouvent. Les pourvoiries et zones d'exploitation contrôlée accueillent les mordus de pêche pour des séjours sur plusieurs rivières, notamment la Sainte-Marguerite, la Piashti, la Saint-Augustin et la Moisie. Assurément l'une des plus magnifiques de la province, sinon du pays, la rivière Moisie se distingue notamment par son envergure, la limpidité de son eau, la taille et la combativité de ses saumons. Pas étonnant qu'on ait installé un camp de pêche à son embouchure. Passionné de pêche, le milliardaire étatsunien Ivers Whitney Adams, père du baseball professionnel à Boston, avait acquis en 1895 cette propriété que la population locale baptisera le « Club Adams ». Trente ans plus tard, son fils avait recruté une dizaine de membres et fondé le Moisie Salmon Club, vite devenu le troisième employeur en importance de la région, avec une centaine de salariés saisonniers en moyenne dans ses belles années.



Souvent issus de la communauté innue de Uashat-Maliotenam, les guides qui d'un matin à l'autre accompagnent notre homme n'ont pas une idée précise de son identité. Bien que leur patron, M. Langis Lagacé, leur ait appris son nom, et qu'il ait sans doute même évoqué son statut d'étoile du showbiz, même s'ils l'ont peut-être entendu en fin de journée répéter à la clarinette une sonate de Brahms ou un standard de jazz dans ses quartiers, au chalet des Houghton, au retour d'une sortie sur la Moisie, ces jeunes autochtones ne se doutent vraisemblablement pas que ce M. Goodman, il y a un demi-siècle, a été couronné « roi du swing » par la presse artistique.

À Samois-sur-Seine en Seine-et-Marne, où il avait fait l'acquisition en 1951 d'une modeste maison pour y passer ses derniers jours, le guitariste de swing manouche Django Reinhardt, contemporain de Goodman, pratiquait lui aussi en amateur la pêche à la mouche, passion qui lui a d'ailleurs inspiré une de ses compositions (« Pêche à la mouche »). D'après ce que raconte Langis Lagacé, directeur général du Club au saumon de la rivière Moisie de 1973 à 1985, Goodman passait le plus clair de son temps à siffler, même au risque de faire fuir le poisson. L'amateur de jazz ne peut s'empêcher d'imaginer quelle mélodie le pêcheur avait au bout des lèvres. Le « Summertime » des frères Gershwin, avec ses images de sensualité estivale et de poissons qui bondissent hors des flots, que Goodman étonnamment n'a jamais gravé sur disque ? Ou la chanson « I'm Like a Fish Out of Water », empruntée au répertoire de Dick Powell, que le clarinettiste a immortalisée en 1937 en compagnie de son orchestre et de sa chanteuse vedette du temps, Helen Forrest ? Ou, mieux encore, le standard « Up a Lazy River » de Hoagy Carmichael, également gravé par le big band du clarinettiste et Helen Forrest en 1941 ?

Les paroles de celui-ci, en tout cas, semblent parfaitement adéquates :

*Up a lazy river where the robin's song  
Awakes the bright new morning*



Where we can move along  
 Blue skies up above, everyone's in love  
 Up a lazy river, how happy you could be  
 Up a lazy river with me

Contrairement à la majorité des membres du Club Adams, riches héritiers de l'aristocratie étasunienne pour la plupart austères et peu enclins à la rigolade, Benny Goodman laissera à Langis Lagacé le souvenir d'un bonhomme jovial, convivial et facile d'approche. Se destinant à une carrière dans la coopération internationale au sein de l'ACDI, ce dernier, étudiant en philosophie et en histoire de l'art, travaillait littéralement à l'intersection du domaine des membres du Club et de celui des employés, dont le quart appartenait à la communauté innue locale, et servait de lien entre les deux, communiquant aux seconds les souhaits et les demandes des premiers. Langis Lagacé n'a cependant jamais perçu chez Goodman la moindre trace de cette condescendance parfois inconsciente à l'égard des travailleurs, hélas si courante dans la classe dite dominante. « Peut-être parce qu'il venait d'une grande famille plutôt modeste », a supposé M. Lagacé.

La sympathie naturelle du clarinettiste pour les gens simples ne l'a pas forcément poussé à s'intéresser à ce lugubre fait divers qui a marqué l'histoire de son lieu de retraite estivale. En 1977, la découverte des cadavres de deux pêcheurs autochtones aux abords de la Mista-Shipu, appellation innue de la Moisie, avait mené à la création d'une commission d'enquête chargée de faire la lumière sur ces décès. Pour les Innus, il demeure évident que ces jeunes ont été tués par des gardes-pêche. Sans doute Goodman n'a-t-il même pas eu connaissance de cette tragédie irrésolue, dont le souvenir est resté vif et douloureux chez les gens du coin.

Quoi qu'il en soit, fils progressiste de la ville de Chicago, Goodman appartenait à cette poignée d'artistes populaires blancs qui ont œuvré à abolir la ségrégation raciale dans le milieu du jazz. « Une de ses prises de position les plus décisives fut de nous engager, [le pianiste] Teddy Wilson et moi, dans son quartet », de rappeler le vibraphoniste Lionel Hampton à John S. Wilson du *New York Times*, au lendemain du décès du « roi du swing ». « C'était l'intégration instantanée. On ne mêlait pas les Noirs et les Blancs à cette époque. Benny nous présentait toujours comme *monsieur* Lionel Hampton et *monsieur* Teddy Wilson. Il a ouvert la porte à Jackie Robinson. Et donné à notre musique du caractère et du style. » Plus encore : le 16 janvier 1938, Goodman a ouvert le premier les portes de Carnegie Hall – temple new-yorkais alors exclusivement réservé à la musique classique – au jazz et aux musiciens afro-américains à l'occasion d'un concert désormais mythique donné à guichets fermés.

Ce dernier, unanimement tenu par la critique pour l'un des événements les plus importants de l'ère du swing, de l'histoire du jazz et de la culture étasunienne en général, a fait l'objet d'une captation sur album double qui est parue douze ans plus tard sous le titre *The Famous 1938 Carnegie Hall Jazz Concert* (Columbia, 1950). S'y trouvent réunies une trentaine de stars de l'époque, dont des membres éminents des orchestres de Count Basie et de Duke Ellington. Avec notamment la légendaire version de douze minutes de « Sing, Sing, Sing » (électrisante prestation du batteur Gene Krupa !), ce concert a propulsé Goodman dans la légende ; par conséquent, ces deux microsillons comptent parmi les indispensables de toute discothèque jazz digne de ce nom.

On s'étonne à peine d'apprendre que, de tous ses disques, Goodman, en invité affable et attentionné, a choisi d'offrir celui-là en cadeau à son





hôte nord-côtier. Langis Lagacé garde précieusement cet exemplaire à la pochette dédicacée par le clarinettiste, dont ni l'une ni l'autre des faces n'ont été effleurées par une aiguille. À cette édition, certains complétistes pourraient toutefois préférer le coffret de quatre CD publié en 2006 par la firme Avid, réunissant l'intégrale du concert historique, la bande-son du film biographique réalisé par Valentine Davies, *The Benny Goodman Story* (1955), avec Steve Allen dans le rôle-titre, et plusieurs extraits de divers albums populaires des années 1950 (*B.G. in Hi-Fi*, *Mr. Benny Goodman* et *Date With the King*).

En grande partie grâce à Benny Goodman, la clarinette a permis de jeter des ponts entre la musique classique et la musique jazz. Dès le milieu des années 1930, alors que commençait tout juste son ascension vers la gloire, Goodman a relevé le défi lancé par son producteur, ami et futur beau-frère John Hammond de la firme Columbia. Sans pour autant renier le jazz, il s'est imposé comme interprète d'une dizaine de morceaux classiques, tant patrimoniaux que contemporains dont il était le dédicataire. Au fil de la décennie suivante, il a enregistré « *Contrasts for Violin, Clarinet and Piano* » de Béla Bartók, « *Prelude, Fugue and Riffs* » de Leonard Bernstein, « *Concerto for Clarinet, Strings, Harp and Piano* » d'Aaron Copland. Le mélomane curieux retrouvera toutes ces œuvres ainsi que les « *Derivations for Clarinet and Band* » de Morton Gould sur la compilation *Benny Goodman: Collector's Edition* (CBS Masterworks, 1986), parue peu après le décès du clarinettiste.



Lauréat du prestigieux concours international Carl Nielsen ainsi que du Premier Prix et du Prix du public du concours international de clarinette Jacques Lancelot de Tokyo, le jeune virtuose marseillais Pierre Génisson a vu le jour la même année. Accompagné du BBC Concert Orchestra sous la direction de Keith Lockhart, il a enregistré à l'été 2018 « *Swing: A Benny Goodman Story* » (Aparté, 2020), sur lequel il revisite les œuvres susmentionnées de Bartók, de Bernstein et de Copland, l'« *Ebony Concerto* » composé par Igor Stravinsky pour cet autre clarinettiste de jazz réputé que fut Woody Herman, et aussi une poignée de standards du jazz issus du répertoire de Goodman (« *Sing, Sing, Sing* », « *Chicago* », « *Stompin' at the Savoy* » et « *Sweet Georgia Brown* »).

Enregistré en 2015, mais paru à l'été 2019, quelques mois avant le disque de Génisson, le *Tribute to Benny Goodman* (Dux, 2019) du clarinettiste polonais Andrzej Wojciechowski, soutenu par l'orchestre de chambre de Gdańsk sous la direction de Łukasz Boroywicz, explore lui aussi ce versant classique du legs du « roi du swing » en jumelant le concerto pour clarinette de Copland à des œuvres contemporaines signées Benjamin Baczewski (« *Concerto for Clarinet and Chamber Orchestra* », 2015) et Artur Guza (« *The Cursed Forest for Clarinet and Orchestra* », 2014).



Après avoir proposé une habile fusion de jazz et de musique folklorique malienne sur son premier opus, *Kelenia* (Motéma, 2009), avec une audacieuse version à saveur africaine de « *It Don't Mean a Thing If It Ain't Got That Swing* », le clarinettiste et saxophoniste israélien Oran Etkin s'est lui aussi engagé en territoire goodmanien avec son troisième disque, *What's New? Reimagining Benny Goodman* (Motéma, 2015). À la différence de Génisson et de Wojciechowski, Etkin s'en tient à une approche résolument jazz, en proposant toutefois des relectures étonnantes et aventureuses du morceau éponyme ainsi que des « *King Porter Stomp* » et autres « *Where or When* » issus du répertoire de Goodman. Sur « *Why Don't You Do Right?* » et « *After You've Gone* », Charenee Wade joint à l'ensemble d'Etkin sa voix et sa manière, lesquelles ne sont pas sans rappeler celles de Peggy Lee, qui avait succédé à Helen Forrest dans l'orchestre de Goodman au début des années 1940.



À ce sujet, l'intégrale sur deux CD des enregistrements de Lee avec la formation du clarinettiste, entre le 2 octobre 1941 et le 2 décembre 1947, *Peggy Lee & Benny Goodman: The Complete Recordings 1941-1947* (Columbia/Legacy, 1999), permet de prendre la pleine mesure des progrès prodigieux qu'a accomplis la chanteuse dans ce contexte, où brillaient non seulement Goodman, mais aussi le pianiste et arrangeur Mel Powell. C'est à cette association entre Lee et Goodman que l'élégante pianiste et chanteuse canadienne Carol Welsman rend hommage sur le délectable *Memories of You: Carol Welsman Sings Benny Goodman and Peggy Lee* (Welcar, 2008), auquel a joliment contribué l'estimé clarinettiste et saxophoniste Ken Peplowski. Notons qu'en guise de suite à cet opus, Welsman a enregistré *I Like Men: Reflections of Peggy Lee* (Welcar, 2009), davantage centré sur l'œuvre de Lee à titre d'autrice-compositrice ; elle y reprend notamment le fameux « I'm Gonna Go Fishing », né de la collaboration entre Duke Ellington et celle qu'il surnommait « The Queen ».



Enfant prodige ayant amorcé son apprentissage de la clarinette à quatre ans, le Britannique Julian Bliss s'est fait connaître dès l'adolescence comme soliste dans le domaine de la musique de chambre, mais aussi dans des contextes philharmoniques. Sur *A Tribute to Benny Goodman* (Signum, 2012), gravé en septuor, il se montre particulièrement séduisant dans des relectures enlevées des standards qui ont fait la fortune et la réputation du « roi du swing ». « Quand on écoute attentivement ses soli, sa manière de jouer, on constate qu'il était vraiment un monstre de clarinettiste », dira Bliss en entrevue sur la chaîne YouTube de la boutique Woodwind & Brasswind. « À l'entendre, on pourrait s'imaginer que c'est facile, ce qui en soi est un tour de force. Il pouvait jouer des morceaux extrêmement complexes et quand on le voit en vidéo, sur scène, il a juste l'air de s'amuser. » On remarque cette même décontraction chez Julian Bliss dans son hommage à Goodman, dont on retient l'excellence du jeu de l'ensemble des musiciens et, plus particulièrement, du vibraphoniste Lewis Wright de même que du trompettiste Martin Shaw. Son conciliabule avec Bliss sur « Goodbye » traduit de manière poignante la mélancolie de ce thème de Gordon Jenkins.

De toute évidence, sur le plan musical, tous ces disciples de Goodman ont... la pêche !

\*



Langis Lagacé avait quitté son emploi au Club de la rivière Moisie depuis quelques mois lorsque Mitchell Campbell, son prédécesseur, gérant émérite du camp de pêche, l'a informé du décès du « roi du swing », emporté par un arrêt cardiaque le 13 juin 1986 à New York.

Pour peu qu'on souscrive à la croyance d'une vie après la mort dans laquelle les justes se voient récompensés pour leurs bonnes actions ici-bas, on peut se figurer Benjamin David Goodman ayant retrouvé sa dulcinée Alice dans un chalet au paradis, de préférence pas trop loin d'une rivière à saumon, comme dans le standard de Vernon Duke et John La Touche, « Cabin in the Sky », gravé en 1940 par l'orchestre de Goodman, la chanteuse Helen Forrest et lui-même.

Encore aujourd'hui hanté par le joyeux sifflement de Benny Goodman, M. Lagacé affirme qu'il n'oubliera jamais ces moments fugaces où il a côtoyé ce personnage à la fois plus grand que nature et admirable d'humilité, manifestement plus doué pour la clarinette que pour la pêche, à qui la musique a conféré une certaine immortalité, ainsi qu'en témoignent tous les hommages qu'on ne cesse de lui rendre. ■